Ceci est une proposition de correction. Le PDF sera régulièrement mis à jour.

Sujet de commentaire sur Victor Hugo, *Le Roi s'amuse*, acte II, scène 4, 1832

I : l'aveu amoureux d'une jeune fille naïve :

1 : le champ lexical de l'amour « » ; une ponctuation emphatique : « oh non ! Hélas ! » qui insiste sur les sentiments de la jeune fille et son exaltation. Portrait mélioratif du jeune homme : « il me semble plus grand que tous d'une coudée ». Nous soulignons le terme « semble » qui insiste sur le fait que c'est une impression. De plus, elle émet des suppositions sur la capacité amoureuse du roi : « Je ne voudrais pas qu'il fût seigneur ni prince. / Mais un pauvre écolier qui vient de sa province. Cela doit mieux aimer ». La jeune fille est dans la projection, dans la construction. Elle n'est pas dans le réel, par opposition aux deux autres personnages, dont l'un espionne et l'autre gagne de l'argent.

2 : les illusions de l'amour : « à cheval il doit avoir bel air », supposition et projection sur l'objet de son amour. Elle imagine un homme (« je m'en fais une idée ») qui ne correspond pas forcément à la réalité « bon » alors qu'il l'espionne, « Je t'aime d'en parler aussi bien », phrase qui souligne que la jeune fille a une vision tronquée de la réalité. Enfin, opposition comique entre la didascalie « avec un profond soupir » et la réplique « il me plaît ». Le jeu plein d'emphase de la jeune fille la montre dans toute sa naïveté amoureuse.

II : les échanges entre dame Bérarde et le personnage caché : une scène de comédie ?

1 : une servante de comédie : manipulatrice, elle joue un jeu qui lui rapporte de l'argent dans la plus pure tradition des valets de Molière : « elle passe près du roi, qui lui donne une poignée de pièces d'or, qu'elle empoche », comme le souligne la didascalie. Le double jeu qu'elle mène, guidé par les didascalies, rend la scène comique. Elle rançonne le roi pour le flatter : « Je crois notre homme à sec. _ Plus un sou, plus un mot ». Cet amour est donc orienté par cette servante qui joue avec les sentiments : « Ce beau jeune homme-là vous

aime à la furie ». Cette hyperbole un peu approximative en ce sens qu'on aime à la folie et non à la furie, montre les capacités manipulatrices de la servante.

2 : un jeu comique avec le personnage caché : opposition entre le jeu intéressé de Bérarde « tendant la main » et l'emphase de la jeune fille « dans ses yeux on voit son coeur paraître / Un grand coeur ! » De plus, la scène s'amuse de la naïveté de la jeune fille qui ne voit rien au jeu qui l'entoure. De plus, une servante dont le pragmatisme crée un contraste comique avec l'exaltation de la jeune fille « Cerveau de jeune fille où tout se contrarie », phrase par laquelle la servante ironise sur l'amour.

A – Montaigne, *Essais*, « Des Cannibales », I, 31. Parcours : Notre monde vient d'en trouver un autre. Texte de Rodolphe Christin, *Manuel de l'anti-tourisme*, 2008

Thème : Le tourisme/ l'anti-tourisme

Thèse : Dès le titre (*Manuel de l'anti-tourisme*), l'auteur se présente comme opposé à une certaine forme de tourisme, à savoir le tourisme de masse.

Énonciation : Le texte est écrit de manière distancée et avec un souci d'objectivité (pas de « je » par exemple) => il faut respecter ce choix dans la copie. (Deuxième partie du texte => usage du « nous » et implication du lecteur et de l'auteur).

Temps retenu : Une contextualisation est faite à l'imparfait et au passé simple (premier paragraphe) puis le présent est mobilisé pour la suite du texte.

Nombre de paragraphes attendus : 7.

Arguments à retrouver à l'intérieur de la copie

Paragraphe 1 : En arpentant pour la première fois des territoires inconnus, les grands explorateurs ont ouvert la route au futur tourisme de masse.

Paragraphe 2 : Alors même que l'industrie du tourisme s'efforce d'introduire un maximum de diversité dans les propositions de voyage, on observe une uniformisation des pratiques à plusieurs échelles : au niveau des lieux d'accueil, au niveau des métiers associés correspondant désormais aux standards occidentaux, enfin au niveau des activités touristiques et de ses infrastructures.

Paragraphe 3 : Pourtant, ce que souhaitent les touristes, c'est un retour à des espaces préservés. Nous nous persuadons que ce sont précisément nos voyages qui permettent à ces paysages de garder un aspect protégé.

Paragraphe 4 : Pour autant, ce rêve d'une nature préservée est contre-nature, car le tourisme s'oppose directement à cette possibilité de préservation. Les aménagements touristiques fragilisent ces espaces naturels.

Paragraphe 5 : Le touriste qui fuit sa culture est, en réalité, rattrapé par les industries touristiques qui conditionnent ses choix et l'empêchent de s'évader vraiment.

Paragraphe 6 : Il devient alors impossible de se soustraire aux sentiers battus aménagés par les grandes entreprises du tourisme qui, sous-prétexte, de participer au développement des pays dans lesquels elles travaillent, participent en fait à la destruction de son identité.

Paragraphe 7 : Le tourisme devient ainsi un moyen d'imposer les valeurs de l'Occident.

Essai : Selon vous, les voyages sont-ils l'occasion de rencontrer d'autres cultures ?

Mot-clé du sujet : rencontrer. Ici, le terme pose question, car « rencontrer » n'est pas forcément comprendre. C'est sur ce point que nous serons amenés à nuancer notre propos.

1. Le voyage ne permet pas de rencontrer réellement d'autres cultures

1. Nous restons trop souvent prisonniers de notre propre culture et de nos propres habitudes

Le texte de la contraction insiste bien sur cette idée. Le tourisme de masse, auquel nous sommes habitués, conditionne une certaine image des pays que nous visitons. En voyageant avec de grandes compagnies touristiques, nous retrouvons ainsi des codes similaires dans les structures d'accueil (buffets proposés, etc.). De la même manière, les itinéraires et les activités sont identiques, et empêchent les voyageurs de s'immerger réellement dans une culture qu'ils ne connaissent pas.

2. Or cet enfermement dans notre propre culture est dangereux pour les cultures des pays visités

Non seulement, le tourisme de masse ne permet pas de rencontrer l'autre dans sa culture, mais on constate aussi que ce type de voyages peut avoir des conséquences désastreuses sur les cultures locales. En effet, Rodolphe Christin le montre bien (cf. tout le passage sur la fragilisation des paysages par les aménagements touristiques).

De manière plus dramatique encore, appréhender l'autre seulement par son système de valeur peut conduire à l'enfermer dans une case. Chez Montaigne on se souvient de la critique qu'il émet à la fin « Des Cannibales » vis-à-vis de ses contemporains, aveuglés par l'apparence physique des Indiens du Brésil (ils seraient finalement sauvages parce qu'ils ne portent pas de haut de chausses).

Transition : Quelle serait alors la bonne façon de voyager ? Comment peut-on réellement « rencontrer » d'autres cultures, c'est-à-dire finalement les comprendre ?

2. Le voyage permet la rencontre à condition que le voyageur accepte d'abandonner un instant ses propres usages

1. Voyager pour apprendre à connaître d'autres cultures et d'autres pratiques

Dans « Des Cannibales », Montaigne insiste particulièrement sur ce point et invite son lecteur à appréhender les Indiens du Brésil selon leur propre système de valeurs. Ainsi, cet Indien, monstrueux pour les contemporains de Montaigne parce que cannibale, se voit défendu par l'auteur. Celui-ci, en véritable anthropologue, explique cette pratique rituelle en la contextualisant. Loin d'être une pratique cruelle et barbare, le cannibalisme est un moyen, pour ces tribus, de reconnaître la valeur de leur adversaire qui refuse, même sachant ce qui l'attend, de se reconnaître vaincu. La reconnaissance de l'autre et de ses valeurs même différentes des siennes (donc le relativisme) semblent, par conséquent, être une première condition de la rencontre d'une autre culture.

2. Rencontrer l'autre pour acquérir un esprit critique par rapport à sa propre culture

Rencontrer l'autre, c'est être capable de mettre à distance ses propres valeurs et donc nécessairement devenir capable de les remettre en question. C'est une nouvelle leçon que tire Montaigne dans « Des Cannibales ». Les Indiens du Brésil sont cruels et sauvages parce qu'ils mangent leurs ennemis ? Mais, nous dit Montaigne, ces hommes sont déjà morts. Que dire alors de ceux qui torturent pendant des jours entiers des hommes en vie ? La cible de Montaigne est ici évidente : il critique les massacres et les tortures pendant les guerres de religion. En faisant ce parallèle, l'auteur oblige nécessairement son lecteur à se demander qui est le plus civilisé entre lui-même et cet Indien qu'il regardait jusqu'ici comme le symbole de la barbarie. La véritable rencontre dans le voyage peut donc avoir lieu, même si ici, c'est un voyage par les mots que nous propose Montaigne.

B – Jean de La Fontaine, *Fables*, livres VII à IX. Parcours : Imagination et pensée au XVIIe siècle. Texte d'après Janick Auberger : « Entre l'écrit et l'image, l'animal de fiction, un homme travesti ? », *Contre-Jour*, n°13, automne 2007

Dans les œuvres de fiction, notamment les contes et fables, le rapport entre l'homme et l'animal peut prendre deux formes différentes : le zoomorphisme, d'une part, qui est courant et facile à concevoir pour un lecteur et l'anthropomorphisme d'autre part, qu'on a plus de mal à admettre. En effet, la transformation d'un homme en animal a une connotation fortement péjorative, elle est soit un châtiment pour le personnage, soit un malheur temporaire. L'animal est associé à des traits de caractère très négatifs et représente les plus bas instincts de l'homme.
En revanche, lorsqu'on représente des animaux humanisés, ils perdent leur animalité et permettent à l'écrivain de parler des hommes de façon détournée. Ces récits peuvent produire une satire d'autant plus efficace qu'elle paraît plus inoffensive et est plus attrayante. Ainsi, l'animal n'est que le support du travail de l'écrivain pour produire une réflexion sur le monde des hommes, il n'est donc pas représenté pour lui-même.

Thème : le rapport de l'Homme à l'animal dans les oeuvres de fiction
Thèse : le lecteur conçoit plus facilement de voir des animaux avec des traits humains que des Hommes animalisés, cela découle d'une perception péjorative de l'animal dans l'imaginaire collectif. L'animal n'est jamais représenté pour lui-même mais comme un support de la réflexion de l'auteur sur le monde des Hommes.
Énonciation : le texte est rédigé à la troisième personne. Le ton du texte est didactique, avec une structure claire en deux parties et de nombreux exemples.
Temps : le texte est rédigé au présent

Essai : Parler de l'animal, est-ce forcément parler de l'Homme ?

I Utiliser des animaux personnifiés pour parler des Hommes est un subterfuge intéressant

a) Des traits communs entre les animaux et les Hommes
L'imaginaire collectif attribue certaines caractéristiques à des animaux particuliers, on retrouve ces préjugés dans les Fables : renard-rusé, lion-fort, agneau-faible, loup-cruel… Ces types se retrouvent chez les hommes : les expressions "doux comme un agneau", "têtu comme un âne"... Le lecteur peut donc reconnaître des attitudes humaines dans ces récits avec des animaux.

b) Une technique qui présente des avantages pour l'écrivain
Comme l'évoque Janick Auberger, utiliser les animaux pour parler des hommes donne une grande liberté à l'écrivain : cela lui évite la censure et cela a permis à La Fontaine de critiquer certains ministres de Louis XIV (Colbert). Cela rend aussi le récit plus plaisant et agréable, ce qui permet à la morale de passer plus facilement dans l'esprit du lecteur. La Fontaine cherche à instruire son lecteur tout en l'amusant.

II Cependant, on peut aussi imaginer une oeuvre de fiction où l'animal ne serait pas un support pour parler de l'Homme et vaudrait uniquement pour lui-même

a) L'accès à un monde inconnu
En s'intéressant à l'animal pour ce qu'il est et non en tant que représentation du monde humain, le lecteur peut découvrir un nouvel univers, celui du monde animal. Le roman Les Fourmis de Bernard Werber nous en apprend beaucoup sur l'organisation d'une colonie de fourmis.

b) Interroger le rapport entre l'Homme et l'animal en les confrontant dans la fiction
Le texte de Janick Auberger nous montre que l'animal souffre d'une perception très négative par l'Homme. Introduire des animaux qui ne sont pas seulement des porte-paroles des humains dans la fiction permettrait de prendre conscience de la condition animale dans notre société et des traitements parfois odieux subis par les animaux. Le roman Cabot-Caboche de Daniel Pennac nous donne accès aux sentiments d'un chien et à son ressenti face au monde des humains. C'est le point de vue de l'animal qui est mis au centre.

C – Voltaire, *L'Ingénu*. Parcours : Voltaire, esprit des Lumières. Texte d'après Antoine Lilti, « L'héritage des Lumières », *Les Grands dossiers des Sciences humaines*, n°56, septembre-octobre-novembre 2019

CONTRACTION : Antoine Lilti, « L'héritage des Lumières »

Thème : L'héritage des Lumières

Thèse : L'auteur récuse certaines idées reçues sur les Lumières et l'héritage qu'elles nous ont transmis. Il procède ainsi à une mise au point historique autant qu'à une mise en perspective.

Énonciation : texte écrit à la 3ème personne. Le ton est celui d'un article critique : là encore, garder à l'esprit que l'auteur est un historien.

Temps : majoritairement au présent.

Nombre de paragraphes attendus : 7

Proposition de contraction (204 mots) :

Tout le monde connaît les Lumières, et tout le monde a un avis sur la question. On présente parfois les philosophes de ce courant comme nos maîtres à penser. Quoi qu'il en soit, elles sont un legs que nous devons regarder avec une attitude critique puisque nous ne vivons plus au 18ème siècle. Ainsi, en quoi consiste cette transmission ?

On présente habituellement les Lumières comme un courant uniforme, valorisant la raison et le progrès tout en rejetant la religion. Or la vérité est plus complexe

À notre époque, on doit admettre que la notion de raison est ambivalente : elle peut servir à libérer les peuples mais aussi à en tirer un profit intéressé.

Il faut donc dépasser les clivages d'opinions trop tranchées et chercher à nuancer sa position pour interroger ce que les Lumières nous ont transmis.

Pour ce faire, il faut commencer par admettre que tous les penseurs n'étaient pas d'accord entre eux, tant sur la notion de religion que sur la question politique ou sur celle de progrès.

Ainsi, les Lumières ne forment pas un bloc mais sont plutôt le reflet des discussions d'une époque marquée par de nombreuses évolutions.

Finalement, ils nous laissent en héritage davantage d'interrogations que de prescriptions.

ESSAI : Se pose-t-on aujourd'hui les mêmes questions que celles qui préoccupaient les écrivains des Lumières ?

I) Le monde a changé et certains combats des Lumières nous paraissent obsolètes

1) Aujourd'hui, les savoirs et les connaissances sont largement diffusés et accessibles à tous

En effet, le projet de l'Encyclopédie tel que Diderot le définit dans l'avertissement au lecteur placé au début du septième volume — rassembler les connaissances et les rendre accessibles au plus grand nombre — nous apparaît aujourd'hui quelque peu dépassé. À l'heure d'internet, l'information circule à une vitesse inouïe et l'accès de tous tend à être garanti.

2) La place de la religion dans nos sociétés éclairées est passée de la sphère publique à la sphère privée

À peine arrivé en Basse-Bretagne, le Huron que l'on nommera L'ingénu est soumis à tout un tas de questions concernant sa manière de vivre. Le fait qu'il ne se réclame d'aucune religion intrigue particulièrement les convives rassemblés autour de lui, et ces derniers vont jusqu'à lui imposer le baptême chrétien. Voltaire souligne ici la place démesurée accordée à la religion et le manque de tolérance dont font preuve ces personnages pour inviter ses lecteurs à réfléchir à leurs propres représentations.
Aujourd'hui, la religion — aussi nommée *confession* — est avant tout une pratique personnelle, qui relève de la sphère privée, qui plus est dans un État désormais laïque (ce qui n'était évidemment pas le cas à l'époque de Voltaire). Pour le lecteur du XXIè siècle, cette question peut nous sembler curieuse tant nous ne nous la poserions pas en ces termes.

3) Nous n'avons plus besoin de recourir à l'argumentation indirecte pour exprimer une opinion critique

Dans notre société, tout le monde peut entrer dans le champ de la parole publique et faire entendre son opinion. Voilà qui nous éloigne encore plus du siècle des Lumières, où les écrivains comme Voltaire ont dû passer par le détour de la fiction pour critiquer leur époque et éviter la censure. La pratique du conte philosophique en est l'exemple plus plus parlant.
Si l'on pense au cas de *L'Ingénu*, même ce que Voltaire y dénonce paraît aujourd'hui obsolète : fort heureusement, les Protestants sont bien sûr libres de vivre en France et de pratiquer leur religion, et nos vies ne sont plus rythmées par la crainte des lettres de cachet émanant d'une monarchie de droit divin. La censure apparaît aujourd'hui quasi inexistante, ou du moins elle ne nous préoccupe plus guère.

<u>Transition</u> :
C'est un fait, nous ne vivons plus au XVIIIè siècle, et en ce sens certains combats des Lumières nous paraissent bien lointains. Mais notre société a-t-elle réellement réglé toutes les questions posées par ces philosophes ? N'y aurait-il pas quelque interrogations qui auraient persisté jusqu'à nous ?

II) Une société en voie d'éclairement qui a encore besoin des Lumières

1) Le combat contre l'obscurantisme et le fanatisme n'est malheureusement pas gagné

Les philosophes des Lumières auraient sûrement considéré la jeune militaire pakistanaise Malala Yousafzai comme leur digne héritière, elle qui plaide régulièrement pour l'accès de tous à l'éducation comme seule et meilleure arme pour venir à bout du fanatisme et du terrorisme. Force est de constater que cette question qui préoccupait déjà les Lumières est encore terriblement d'actualité.

2) La question de la tolérance et des discriminations reste centrale

Autre point cardinal de la pensée des lumières : l'esprit de tolérance et la lutte contre les discriminations. Fermement opposés à l'esclavage, les Lumières seraient sans doute consternés de voir qu'aujourd'hui encore, rien n'est jamais acquis. Certes, l'esclavage a été aboli, mais le XXè siècle aura été marqué par de nombreuses luttes pour des droits égaux — entre les personnes blanches et les personnes racisées par exemple.
Les États-Unis d'Amérique, et plus particulièrement le meurtre de George Floyd, offrent ainsi un bien triste exemple qui montre que les combats des Lumières ne sont pas terminés et que le chemin sera encore long avant que ne s'impose partout l'idéal de tolérance.

3) Plus que les questions elles-mêmes, c'est la nécessité de toujours s'en poser qui subsiste et constitue peut-être le plus bel héritage des Lumières

Si nous n'avons pas répondu à toutes les questions que se posaient les Lumières, nous voyons toutefois que nous partageons avec eux certaines interrogations universelles. Plus encore, leurs penseurs nous ont transmis une méthode plus que des questions ou des réponses.
C'est peut-être là finalement la leçon de *L'Ingénu* : pour être à notre tour d'authentiques philosophes des Lumières, il faut être un peu ingénu, s'étonner de tout et ne jamais cesser de (se) poser des questions.